Ami du Clergé du 21 avril 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de sainte Jeanne d'Arc. — II. S. Michel et sainte Jeanne d'Arc, 225.
Cours de prônes sur la Liturgie. — VII. Les vêtements liturgiques, 230.
Pour les Communions solennelles. — *A la Messe :* Notre-Seigneur désire se donner à nous, 233. — *Avant la Communion :* Une communion miraculeuse, 235. — *A Vêpres :* Professer sa foi, 235.
Aux Enfants de Marie. — LXXVII. Notre-Dame du Bon Conseil, 237.
Sujets de circonstance. — *Pour une Communion d'enfants :* Conseils pour la sainte communion, 238.

POUR LA FÊTE DE SAINTE JEANNE D'ARC

II

SAINT MICHEL ET SAINTE JEANNE D'ARC [1]

Quis sicut Dominus Deus noster qui... humilia respicit in cœlo et in terra ?
Qui est comme le Seigneur notre Dieu, dont le regard descend avec amour sur ce qui est humble, au ciel et sur la terre ?
(Ps. CXII, v, 5).

Mes frères,

Saint Michel et sainte Jeanne d'Arc, tel est le sujet dont je dois vous entretenir.

S. Michel et Jeanne d'Arc, un prince du ciel et une chétive enfant de la terre ! Je songe à la distance qui les sépare, je cherche ce qui les rapproche, et il m'apparaît que l'ange et l'enfant se rejoignent dans l'humilité qui les met l'un et l'autre à l'absolue disposition de leur commun Seigneur. L'humilité, l'obéissance, c'est ce que Dieu regarde avec prédilection, ce qu'il couronne dans ses saints comme dans ses anges, ce qu'il emploie de préférence à l'exécution de ses plus grands desseins, ce qui a fait de S. Michel et de sainte Jeanne d'Arc, à une heure critique de notre histoire, les instruments de sa volonté pour le salut de la France.

Le rôle de l'Archange a été d'inspirer l'obéissance, après l'avoir lui-même pratiquée ; la gloire de Jeanne, d'obéir jusqu'à la mort. Jamais plus illustre maître ne forma plus illustre élève. Mettons-nous à leur école et, considérant tour à tour le maître et l'élève, l'Ange inspirateur et la Vierge inspirée, nous comprendrons mieux que, en dehors même d'une vocation extraordinaire, la sainteté la plus haute est celle en qui Dieu trouve la soumission la plus parfaite, celle qui réalise le mieux cette belle devise : « La divine volonté soit notre conduite en toutes choses [1] ».

I

Le nom seul de S. Michel le fait connaître et définit son rôle : « *Mi-ka-el.* Qui est comme Dieu ? » Il a été au ciel, il est sur la terre le champion de Dieu et de ses droits souverains, l'invincible adversaire de quiconque a la folie et sacrilège audace de s'attaquer à la gloire du Très-Haut.

Dieu a-t-il donc besoin d'être défendu ? N'est-il pas le Tout-Puissant ? Son esprit et son bras se fatiguent-ils à gouverner les mondes ? Non, certes ; mais il lui a plu d'établir un ordre entre ses créatures ; il a voulu que, de lui à elles et des unes aux autres, des plus grandes aux plus infimes, il y eût comme une chaîne de relations qui fait que toutes se tiennent et concourent à la réalisation du plan divin. Ce plan nous est connu : au degré inférieur, le monde des corps, les uns inertes, les autres vivants, mais dépourvus de raison ; beaucoup plus haut, les hommes, en qui des organes matériels sont au service d'une âme intelligente et libre ; plus haut encore, les anges, natures sublimes et purement spirituelles ; enfin, au sommet de la hiérarchie, le Verbe par qui tout a été fait, mais le Verbe fait chair, l'Homme-Dieu, Médiateur suprême qui relie au Créateur son œuvre tout entière.

Les anges furent appelés à s'incliner devant cette divine économie. Ce fut leur épreuve, comme c'est aujourd'hui la nôtre. Adoreraient-ils ou non ce Verbe incarné entrevu dans le lointain ? Drame mystérieux au dénouement terrible. Egaré par l'orgueil, Lucifer s'insurge, tombe dans l'abîme, entraînant avec lui les complices de sa révolte. Humble, S. Michel se soumet : « Qui est comme Dieu ? dit-il ; le Verbe fait homme, c'est toujours Dieu, le Dieu des anges et des hommes, adorons-le. » Et avec son chef, toute l'armée des esprits fidèles, victorieuse dans son obéissance, salua de loin le Rédempteur du monde.

Telle fut la bataille du ciel. Elle se continue sur la terre ; Satan n'a pas désarmé ; il trouve toujours devant lui, prêt à parer ses coups, prompt à déjouer ses ruses, Michel, le Prince de la milice céleste et le défenseur de l'Eglise du Christ. Elle a besoin d'être défendue : qu'est sa longue histoire, sinon celle de la guerre de Satan contre Dieu ? Banni du ciel, l'orgueilleux révolté veut bannir Dieu de la terre. Il sait que les hommes sont libres, qu'ils doivent accepter, mais qu'ils peuvent, hélas ! rejeter le Christ, leur Sauveur. Le tentateur s'efforce de les attirer dans son camp. Direz-vous qu'il n'a pas réussi ? Il prétendra que sa victoire est écrite à toutes les pages de l'histoire, dans ces faits culminants : la chute du premier homme, le déluge provoqué par la corruption universelle, les multiples défections du peuple élu, son aveuglement poussé jusqu'au

[1] Nous empruntons aux *Annales du Mont-St-Michel* de mai 1929 ce discours prononcé dans l'église de Domremy, le 5 avril 1929, par S. E. Mgr Louvard, évêque de Coutances et Avranches. — Nous avons supprimé le début.

[1] Devise de l'œuvre du Bois-Chenu.

déicide, la croix de Jésus-Christ enterrée trois cents ans sous un temple de Vénus, des millions de chrétiens martyrisés, après les tortionnaires des empereurs les barbares, puis les hérésies, les schismes, les légistes, l'impiété révolutionnaire et vraiment satanique qui, violente ou sournoise, s'efforce de plier les consciences sous le joug d'un athéisme légal.

Comment l'Eglise est-elle encore debout? Comment ce qui devait humainement la tuer tourne-t-il à sa gloire? Le Soldat de Dieu veille et, s'il le faut, intervient d'une façon si évidemment miraculeuse que l'Eglise ne s'y trompe pas : C'est lui, dit-elle, c'est S. Michel! C'est Dieu qui, par l'épée de son Archange, arrête les barbares aux portes de Rome, désarme la peste qui la désole, met en fuite les Sarrasins devant le Pape Léon IV. S. Michel, partout, toujours, même quand son action nous échappe, combat pour Dieu. Nous le reconnaissons comme l'ennemi du péché individuel et collectif, nous le lui confessons en le priant d'implorer de Dieu notre pardon. Chaque matin, à genoux devant l'autel où il vient d'offrir le divin sacrifice, le prêtre l'appelle au secours du peuple chrétien : « S. Michel, glorieux Archange, secourez-nous dans la bataille! »

Défenseur de l'Eglise, faut-il s'étonner que S. Michel soit le protecteur séculaire de la France, fille aînée de l'Eglise, « nation choisie de Dieu — un Pape l'écrivait à S. Louis — pour remplir, dans les temps nouveaux, le même rôle que la tribu de Juda dans les temps anciens »? Entre S. Michel et l'âme française les affinités sont frappantes : « Voilà, s'est dit l'Archange, une nation éprise d'idéal, vibrante, généreuse, toujours prête à lutter pour la justice, fût-elle vaincue et désarmée. C'est le soldat qu'il me faut pour le service de Dieu. »

De bonne heure, S. Michel a élu domicile sur notre sol et il l'a fait savoir à l'évêque d'Avranches, S. Aubert, de telle manière que celui-ci n'en pût douter. Docile, S. Aubert a donné à S. Michel le sanctuaire qu'il réclamait. Là-bas, au péril de la mer, flanquée de la Merveille, elle est toujours debout sur son piédestal de granit, la sublime basilique, reine des vastes grèves. Il est toujours dressé, ailes éployées, l'épée en main, l'Archange vainqueur, tantôt voilé de brume, tantôt baigné de soleil, défiant assauts et tempêtes. Toujours bon Français, fidèle gardien du Mont, il y a mis en prière des générations de moines, attiré des processions infinies de pèlerins, prélats, empereurs, rois, seigneurs, bourgeois et gens du peuple, petits enfants accourus par milliers. Il a fait de son temple le rendez-vous de la piété nationale, il y a multiplié ses faveurs, prodigué les miracles. Mais de toutes les marques de son amour pour notre patrie, la plus éclatante, ce n'est pas sur sa Montagne qu'il l'a donnée, c'est ici, dans ce village dont le nom, ignoré jusqu'alors, brille désormais comme un diamant sur la carte de France.

Pourquoi S. Michel y apparaît-il? Parce que la nation qu'il aime est en péril de mort, parce qu'elle agonise et que sa perte est certaine, si son protecteur céleste ne la sauve. L'Archange a vu dans quel abîme de maux est tombé le beau royaume des lis : à sa tête, un roi dément, une reine sans pudeur et sans cœur, un Dauphin qui doute de tous et de lui-même, des princes « scandaleux et rapaces, dont l'un ou l'autre est souillé de sang[1] »; sous le nom de guerre, le brigandage; sous le nom d'armée, des bandes de pillards et d'incendiaires : Paris et les autres villes livrés aux révoltes et aux massacres; les plaines les plus fertiles dévastées par le fer et le feu, la peste et la famine; dix provinces aux mains de l'Anglais; dans les autres, le Bourguignon aux prises avec l'Armagnac. Où sont les Français? Où est la France? Et voici qu'après Crécy, Poitiers, Azincourt, noms lugubres, on apprend de nouvelles défaites : Crevant, Verneuil, Rouvray. Fidèle, héroïque, Orléans résiste, mais va succomber. Un prince étranger, vassal de France, un enfant de dix mois, a été proclamé dans la basilique de Saint Denis monarque des deux royaumes. Tous les signes avant-coureurs de la mort sont là; demain, c'est la France anglaise; après-demain, ce sera la France protestante comme l'Angleterre, à moins que n'intervienne Celui qui tient dans ses mains les destinées des peuples, qui abaisse et relève, blesse et guérit, commande à la mort et à la vie.

Son Ange l'a imploré pour la nation moribonde :

« Seigneur, vous êtes la justice même; appliquant la loi de votre gouvernement divin, vous châtiez rudement dans les fils les iniquités des pères, toute la série des crimes accumulés depuis des siècles; vous aviez surtout à venger l'outrage fait à cette grande faiblesse que votre main a placée au milieu du monde pour en défier toutes les forces. N'avons-nous pas vu votre Christ souffleté dans la personne de son Vicaire par l'émissaire d'un roi de France? Les souverains du même pays n'ont-ils pas apparu au monde, pendant plus de soixante-dix ans, comme les geôliers de la Papauté, préparant ainsi le schisme qui trop longtemps a déchiré l'Eglise et troublé les consciences?

« Oui, Seigneur, si rigoureux qu'il soit, le châtiment est mérité. Mais vous avez fait les nations guérissables. Souvenez-vous des jours anciens : est-il un peuple qui compte plus de services rendus à la cause de la justice et de la vérité? Est-il un peuple qui ait payé plus généreusement la dette du sang au Christ et à l'Eglise? Voyez cette couronne de docteurs, d'apôtres, de saints qui vous implore avec moi pour la France dont ils sont les fils. Si les mérites vous paraissent plus grands que les fautes, ne laissez pas la terre de S. Remi et de sainte Clotilde, de Clovis et de Charles Martel, l'héritage de Charlemagne et de S. Louis passer dans des mains étrangères. Que

[1] Mgr Baudrillart.

j'aie la joie de faire encore ici-bas avec ce peuple les gestes de votre Providence. Que je sois pour lui, non un ange exterminateur, mais un messager de salut. »

Et S. Michel, exaucé, fut envoyé par Dieu à Domremy. *Missus est Angelus a Deo.*

II

Domremy ! Une petite bourgade dans la large vallée où, lentement, la Meuse serpente à travers champs et prairies. A deux pas de l'église, un humble toit abrite une laborieuse et honnête famille : Jacques d'Arc et Isabelle Romée, bons chrétiens, loyaux Français, entourés de leurs cinq enfants. Jeanne, la quatrième, est une fillette de douze à treize ans, au regard clair, à l'âme limpide, aux bras vaillants. Elle tient de sa mère toute sa créance : *Notre Père, Je vous salue Marie, Je crois en Dieu.* Elle ne sait ni A ni B, mais elle a été « bien et dûment enseignée comment une enfant doit se conduire pour être bonne. » Les soins du ménage, coudre et filer près de sa mère, au besoin aider son père et ses frères qui poussent la charrue, obéir, prier, jouer avec ses petites amies du village, voilà ce qui a rempli ses jeunes années. En somme, une petite villageoise, simple, bonne, pieuse, toutes les vertus de son âge, mais rien qui présage une destinée exceptionnelle.

Qu'y a-t-il donc de commun entre cette enfant et le salut de la France ? Une telle ouvrière pour une telle entreprise ! Oui, c'est le choix de Dieu : la faiblesse, le néant, *infirma mundi*, pour accomplir des choses humainement impossibles. S. Michel le sait bien, lui qui est envoyé quand un miracle est nécessaire ; ni Du Guesclin, ni Dunois ne lui ont été désignés ; il faut qu'il soit évident que les Anglais reculeront devant Dieu. Mais il faut aussi que Dieu, puisqu'il a choisi cette enfant, lui fasse connaître sa volonté, qu'il obtienne son consentement, qu'il la prépare à sa mission.

Ecoutez !

« J'étais dans ma treizième année, quand Dieu m'envoya une Voix pour me conduire. Elle vint sur le midi, en été, dans le jardin de mon père. J'entendis la Voix du côté de l'église. Cette première fois, j'eus grand'peur et je doutais que ce fût S. Michel... Je le vis plusieurs fois avant de savoir que c'était lui... Oui, j'ai vu S. Michel en personne et les saintes Catherine et Marguerite qu'il m'avait annoncées. Je les ai vus de mes yeux et je crois que ce sont eux, aussi fermement que je crois que Dieu existe. »

C'est en ces termes que la Pucelle racontera aux juges de Rouen les origines de sa mission. Ce qu'elle leur déclarera sous la foi du serment, elle l'aura soutenu à Vaucouleurs devant Robert de Baudricourt, à Chinon devant le Dauphin, à Poitiers devant les docteurs chargés de l'examiner, partout et devant tous, avec la même netteté, avec une invariable constance. Que vaut son affirmation ? Légende ou réalité ? Le fait est d'une importance capitale dans la vie de la sainte héroïne. Ce sera le fond du procès de Rouen. Il faut être pour ou contre, l'admettre ou le nier.

Le nier, cela revient à dire que Jeanne qui l'a affirmé a voulu tromper ou qu'elle s'est trompée, qu'elle fut une simulatrice ou une hallucinée.

Une simulatrice, une menteuse opiniâtre, la jeune fille toute de simplicité, de droiture, de piété !

Une hallucinée, une malade, l'héroïne parfaitement saine de corps et d'esprit, dont les paroles et les actes furent marqués au coin du bon sens le plus ferme, du jugement le plus sûr !

D'ailleurs, elle avait promis et elle a donné les signes de sa mission surnaturelle : Orléans délivré, le roi conduit à Reims pour y être sacré, deux merveilles. Ses ennemis eux-mêmes n'en ont pas nié le caractère surhumain ; ils ont tenté de les expliquer par une influence diabolique, ils ont condamné Jeanne à périr par le feu comme sorcière. Mais l'Eglise a revisé le procès, cassé la sentence, proclamé l'iniquité des juges et l'innocence de la victime. L'Eglise a fait plus : elle a repris la cause et, après un long et rigoureux examen, elle a placé Jeanne sur les autels. Elle ne décerne pas cet honneur à la fausse inspiration, à la faiblesse d'esprit. Elle le réserve à des vertus héroïques, à une sainteté que Dieu a authentiquée par des miracles.

Nous n'en pouvons douter raisonnablement : S. Michel est apparu à l'enfant de Domremy, c'est lui qu'elle a vu, c'est sa voix qu'elle a entendue, c'est, par son ministère, la volonté d'en-haut qui lui a été notifiée. A son grand émoi ! « La première fois que je vis S. Michel, j'eus grand'peur. » Frayeur bien naturelle ! A Nazareth aussi, Gabriel avait d'abord troublé. Si loin qu'il y ait de l'humble enfant à la Vierge qui doit donner le Sauveur au monde, il y a entre les deux scènes cette similitude : « l'humilité de la Créature surprise par la visite divine [1]. »

S. Michel rassure la voyante : qu'elle soit bonne, qu'elle fréquente l'Eglise, Dieu l'aidera, elle ira au secours du roi et du royaume de France où il y a grande pitié. Et Jeanne d'objecter son âge, sa faiblesse, son inexpérience : « Je ne suis qu'une pauvre fille qui ne sait ni monter à cheval, ni conduire la guerre. » Combien cette humilité dut plaire à l'Archange, si jaloux de la gloire de Dieu, si incliné vers ceux qui ne peuvent ni ne veulent la lui ravir ! Non, que Jeanne ne s'effraie pas, elle recevra de nouvelles visites : sainte Catherine et sainte Marguerite viendront à elle « de par Dieu. » Jeanne se soumet, elle n'attend plus pour agir que l'ordre du ciel.

Pendant plusieurs années, elle va garder son secret, converser avec ses voix, vivre d'une vie de plus en plus surnaturelle. Elle visite les malades, recueille les pauvres fugitifs et pousse la charité

[1] Mgr d'Hulst.

jusqu'à leur céder son lit. Souvent on l'aperçoit dans l'église, prosternée devant le crucifix ou, les mains jointes, les yeux fixés sur l'image de Notre-Dame. Du jour où elle a entendu ses voix, elle a fait vœu de virginité. Elle fuit les divertissements. Quelques-uns sourient de sa dévotion ; tous l'aiment et la respectent pour sa grande vertu. Son curé n'a jamais vu meilleure jeune fille : « elle n'a pas sa pareille dans la paroisse. » Elle est toute à Dieu et à la France malheureuse ; comme il a été sans réserve, son *fiat* sera sans repentir. Que de gloire il lui prépare, mais à quel prix ! O S. Michel, revenez souvent, parlez-lui, qu'elle vous sente près d'elle pour l'éclairer et la soutenir. Car voici que, dès ses premiers pas sur le chemin où vous l'avez engagée, le sacrifice la saisit.

Il lui faut s'arracher à tout ce qu'elle aime, désoler ses parents, essuyer des rebuts injurieux, affronter des fatigues inouïes, mille dangers, l'inconnu ! Mais dès lors « une vertu divine » est en elle. Miracle de l'obéissance ! Ce n'est plus sa volonté, c'est Dieu qui la conduit à travers tous les obstacles. Que sa famille ne cherche pas à la retenir : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie, car Dieu le commandait faire. » Que le sire de Baudricourt ne tarde pas trop à lui donner son acquiescement et une escorte ; l'ordre de Dieu la pousse : « Je dois être là-bas avant le milieu du carême et j'y serai, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux. Mon Seigneur le veut. » — « Et qui est ton Seigneur ? » lui demande Jean de Metz. — « C'est Dieu. » Onze jours d'une prodigieuse chevauchée et elle est à Chinon. Que le roi hésite à son tour et, même après qu'elle a su le reconnaître dissimulé parmi ses courtisans et l'entretenir de ce qu'il n'a confié à personne, qu'il veuille réfléchir encore et soumettre la voyante à l'examen des théologiens de Poitiers ; Dieu permet ces lenteurs : patiente, elle contient l'élan de son cœur qui la porte vers Orléans.

Enfin, reconnue chef de guerre, elle marche, elle est à Tours, où elle se fait peindre un étendard. Qui s'étonnerait d'y voir figurer deux anges à genoux devant le Christ-Roi et lui présentant un lis : un lis, c'est-à-dire la France, première fleur éclose sous les rayons de l'Évangile et la rosée du baptistère de Reims, fleur à la corolle immaculée, au cœur d'or, qui attire les abeilles, mais aussi des frelons pillards que Jeanne a mission de chasser.

Avec son étendard, elle a une épée, une épée qu'elle aime, car elle la tient de N.-D. de Fierbois. Elle ne s'en servira jamais pour verser le sang, mais pour combattre le péché. Elle l'aime, mais quarante fois plus son étendard, car il montre à tous ce qu'elle veut être, ce qu'elle est : le soldat de Dieu, bataillant pour conserver à Jésus-Christ « le saint royaume de France ».

Son étendard, ah ! voilà qu'il flotte sur la Loire et dans les murs d'Orléans. La Pucelle est admise à « montrer les signes pour quoy elle est envoyée ». En vain les capitaines qui l'entourent essaient-ils de se passer d'elle et de contrecarrer son dessein : « Vous avez été à votre conseil, leur dit-elle, et moi j'ai été au mien. Or sachez que le conseil de mon Seigneur s'accomplira, tandis que le vôtre périra. » Assez discourir ! Le sang de France coule. En selle, bannière au vent ! L'étendard de Jeanne avance, recule, touche le rempart : « Tout est nôtre ! » Oui, en trois coups d'audace, nôtres les bastilles de Saint-Loup, des Augustins, des Tourelles. Et, le 8 mai, les Anglais s'en vont, battus, humiliés, épouvantés. Le 8 mai, c'est une fête de S. Michel. En cette journée radieuse, l'Archange, par les mains de Jeanne, offre Orléans délivré à la France qui respire.

Mais l'œuvre doit s'achever. En avant ! Dieu le veut ! En sept jours, quatre places de guerre, Jargeau, Beaugency, Meung, Janville sont reconquises. A Patay, l'armée anglaise est écrasée. Duc d'Alençon, faites sonner les trompettes, montez à cheval. Et vous, gentil Dauphin, ne tardez plus, allez recevoir à Reims « votre digne sacre ». Les politiques voudraient encore temporiser, Charles est bien près de leur obéir. Mais la « vertu divine » qui est en Jeanne « l'aiguillonne » et la pousse. Elle sait qu' « elle durera une année, guère plus » : il lui reste beaucoup à besogner avant qu'elle soit au bout de sa mission. La Voix ne cesse de lui crier : « Fille de Dieu, va, va, va ! je serai à ton aide. » Elle va et il faut bien qu'on marche avec elle. Le peuple l'acclame, les troupes la suivent avec entrain, tout cède à son étendard ; Gien, Troyes, Châlons ouvrent leurs portes et, enfin, c'est Reims, le roi sacré et couronné. Noël ! Noël ! L'étendard de Jeanne est à l'honneur comme il fut à la peine, le bon plaisir de Dieu est accompli.

Avec sa glorieuse élève, S. Michel triomphe. En soutenant sur le Mont la résistance de ses chevaliers, il a retenu dans l'Avranchin l'armée anglaise de Normandie et l'a empêchée de se porter sur Orléans. De son côté, Jeanne a réduit à rien l'armée anglaise de la Loire qui, victorieuse, se serait retournée contre la citadelle de l'Archange et l'aurait emportée. N'oublions pas que les plus vaillants frères d'armes de la Pucelle, Dunois, le connétable de Richemont, d'autres encore, avaient bataillé pour la défense du Mont. Faut-il s'étonner que Jeanne ait formé le projet de venir avec le duc d'Alençon jusqu'au glorieux sanctuaire ?

Tel n'était pas le plaisir de Dieu.

Elle viendra en Normandie, la pauvre Pucelle, non pas au Mont de l'Archange, en triomphatrice, mais à Rouen, vaincue et prisonnière. Vaincue, ai-je dit ? Non, à Rouen Dieu lui réserve, après une lutte suprême, la plus haute de ses gloires.

En est-il donc une seule qui lui manque ? Ne parlons plus des qualités de la guerrière : endurance, courage intrépide, génie militaire, qui la font admirer comme « une chose toute divine ». Certes, le doigt de Dieu apparaît dans cette prodigieuse carrière. Mais la vraie grandeur de Jeanne, sa gloire la plus solide, ce sont les vertus qui font

d'elle une sainte sous l'armure d'un chevalier. Voyez-la pieuse à la cour et dans les camps comme au village natal, se réveillant la nuit pour prier avec ferveur, heureuse de communier avec les petits enfants, soucieuse de ramener à Dieu les soldats qu'elle commande — car le péché, dit-elle, fait perdre les batailles, — aimant à les ranger matin et soir autour de sa bannière pour chanter des hymnes à la Sainte Vierge; pure comme un lis, d'une pureté qui impose le respect aux plus grossiers soudards; douce au malheur et à la souffrance, même d'un ennemi; impitoyable au scandale où qu'elle le rencontre; fidèle à renvoyer à Dieu l'honneur de ses succès; prête à mourir plutôt que de faire ce qu'elle saurait être un péché. Nommez celle des vertus chrétiennes qu'elle n'ait pas pratiquée à un degré sublime, dites quel fleuron manque à sa couronne.

Que Dieu veut-il de plus pour son envoyée? Ce qui attend les grandes missions, ce qui achève la sainteté, ce que le Sauveur du monde a choisi pour lui-même : l'extrême souffrance et, jusqu'à la mort, l'obéissance des martyrs.

La voilà donc, faible, ignorante, seule, en face d'une meute de légistes retors, acharnés à sa perte et présidés par un juge qu'elle récuse comme son ennemi mortel. Il s'agit de lui faire renier sa mission, de la discréditer et de déshonorer avec elle le roi qu'elle a rétabli, la France qu'elle a sauvée; c'est à Dieu même qu'elle rend témoignage, en affirmant qu'elle a été son envoyée et l'instrument de sa volonté.

Comment Dieu l'abandonnerait-il? Il députe son ange vers la prisonnière et le messager divin l'éclaire, la conseille, l'encourage : « Attends-toi à Notre-Seigneur, il t'aidera; réponds hardiment. » C'est bien ce qu'elle fait. Il y a des moments où c'est elle, l'accusée, qui semble diriger les débats. Quand plusieurs l'interpellent à la fois : « Tout beau, Messeigneurs, leur dit-elle, faites l'un après l'autre. » Elle les ramène à la question : « Passez outre... Cela n'est pas de votre procès. » Elle étonne tout le monde par la sûreté de sa mémoire. Quand on lui pose une question pour la deuxième ou la troisième fois : « J'en ai répondu tel jour et de telle manière, cherchez dans votre livre. » Et il faut bien reconnaître que c'est elle qui a raison. Rien ne l'intimide; c'est toujours la fille au grand cœur, la Française, prompte à la riposte comme à l'attaque : « Je sais bien que les Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront tout le royaume; mais quand ils seraient cent mille ils ne l'auront pas... Tous quitteront la France, excepté ceux qui y laisseront leurs os. » Tant de courage arrache à un seigneur anglais ce cri d'admiration : « La brave fille! Que n'est-elle anglaise! »

Et c'est ainsi jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin, elle maintient que « ses dits et faits », elle les « a faits de par Dieu. » Même après qu'au cimetière Saint-Ouen, un instant terrorisée par la vue du bourreau, étourdie par un bruit confus de voix contraires, épuisée, elle aura signé, elle ne savait quoi, elle protestera qu'elle n'a entendu rien révoquer de ce qu'il plairait à Notre-Seigneur.

C'est pour avoir obéi à Dieu qu'elle est condamnée. L'aube du 30 mai, son dernier jour, s'est levée : Fr. Martin Ladvenu l'avertit « moult charitablement, mais il faut bien en venir à lui annoncer la mort de quoy elle doit mourir, » le bûcher! Devant l'atroce perspective, la douce victime frissonne et laisse échapper le cri de la nature terrifiée : « Hélas! me traite-t-on ainsi horriblement et cruellement! » Mais ne croyez pas qu'elle s'abandonne, qu'elle désavoue sa mission. Elle en avait appelé au Pape. N'ayant pu se faire entendre, elle en appelle « devant Dieu, le grand Juge, des grands torts et ingravances qu'on lui fait. » Cauchon survient : « Evêque, lui dit-elle, je meurs par vous, j'appelle de vous devant Dieu. »

La voici sur la place du Vieux-Marché. Prêchement, monition charitable, lecture de la sentence la laissent calme, jusqu'à paraître étrangère à ce qui l'entoure. Où est-elle? Mais où peut-elle être autre part que dans le seul asile qui lui reste : le cœur de son Dieu. Elle s'est agenouillée, les yeux baignés de larmes, laissant éclater son âme en supplications ardentes à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, aux saints et saintes du ciel. L'émotion est générale, ses ennemis eux-mêmes pleurent. « Je voudrais une croix », dit-elle. Un Anglais lui en fait une avec deux brins de bois, elle la met dans son sein, mais supplie qu'on aille lui chercher la croix de l'église voisine. Elle la couvre de ses baisers : « Vous la tiendrez, recommande-t-elle, élevée tout droit devant moi. Je voudrais voir la croix où Dieu pendit jusqu'au pas de ma mort. »

Tandis que le bourreau la lie au poteau, on l'entend répéter : « Saint Michel! Saint Michel! » Et l'instant d'après, au milieu des flammes : « Jésus! Jésus! Jésus! O Saints du Paradis! Saint Michel! Sainte Catherine! Sainte Marguerite! » Puis cet acte d'invincible confiance qui résume toute sa vie : « Mes voix furent de Dieu. Tout ce que j'ai fait fut de l'ordre de Dieu. » Enfin, le cri suprême entendu de toute la foule : « *Jésus!* »

Jésus, elle a été, comme vous, obéissante jusqu'à la mort, jusqu'à la mort sur le bûcher, son Calvaire à elle, mais aussi son Thabor. Avec quelle joie triomphante S. Michel emporte cette âme ineffablement belle au paradis où l'attendent ses frères, les Bienheureux de chez nous; où, protectrice puissante, elle regarde avec un amour qui ne s'endort jamais sa patrie de la terre, son cher Domremy, Vaucouleurs, Orléans, Reims, Rouen, toute la France qui cherche après cinq siècles, pour la baiser pieusement, la trace de ses pas; Rome qui l'a exaltée, l'Eglise tout entière à genoux devant sa pureté, son courage, sa patience.

Pourquoi cette glorification posthume a-t-elle été différée jusqu'à notre époque? N'en doutons pas, Dieu a toujours sa volonté sur la nation de sainte Jeanne d'Arc : « Qui sait, avait dit un de ses anciens panégyristes, qui sait si dans l'avenir

les Français ne doivent pas, avec elle, remporter un succès éclatant ? » Paroles prophétiques, pouvons-nous croire après la guerre formidable qui devait anéantir la France et qui l'a laissée debout, tout empourprée du sang et de la gloire de ses fils.

Sa victoire n'est pas complète : il lui reste à se défendre contre l'esprit d'orgueil et d'impiété. Oublieuse du mot d'ordre de sa sainte Libératrice : « Dieu premier servi », et de celui de S. Michel : « Qui est comme Dieu ? » fermant l'oreille à ces voix du ciel, la France a trop écouté la suggestion satanique : *Eritis sicut dii.* Ne relève que de toi, sois libre de tout penser, de tout dire et de tout faire; ta grandeur, c'est ton indépendance à l'égard de tous et de Dieu même. Mais où Dieu ne règne plus qui saura commander ? Qui voudra obéir ? La porte est ouverte à l'oppression et à l'anarchie, à des révoltes sans fin, à des luttes farouches qui dressent individus contre individus, classes contre classes, partis contre partis, nations contre nations.

L'athéisme, voilà l'ennemi ! Il est dans nos murs. Qui mesurera les maux qu'il nous a causés et dont il nous menace? Quand un peuple a fait table rase de ses meilleures traditions, quand il ne confie plus à Dieu la garde de la cité, du foyer, de l'école ; quand le trouble est dans les esprits, la nuit dans les consciences, le désordre dans les mœurs ; quand un peuple en est là, si glorieux que soit son passé, n'est-on pas fondé à craindre pour son avenir ?

Dieu me garde pourtant de conclure par des paroles désolées ! Sainte Jeanne d'Arc ne le veut pas. La France ne le veut pas, la France qui se montrait hier telle qu'elle est dans son fond, recueillie, silencieuse, communiant aux mêmes souvenirs, palpitant de la même douleur et de la même fierté, n'ayant qu'une âme pour rendre un suprême et religieux hommage au grand soldat chrétien, sauveur de sa patrie et de la liberté du monde ; la France qui, de S. Louis à Jeanne d'Arc et de Jeanne d'Arc à Foch, a trouvé dans sa foi le secret de sa force et de sa grandeur ; non, cette France là ne veut pas qu'on la regarde comme vouée à d'éternelles divisions et incapable de s'unir dans le respect des droits de tous et de chacun ; cette France-là ne veut pas qu'on doute de sa vitalité.

N'en doutons pas, croyons que Dieu a toujours sur elle des desseins de miséricorde, mais qu'il attend, au moins de nous chrétiens, que nous donnions à son amour le concours de notre bon vouloir, c'est-à-dire notre soumission effective et généreuse à sa loi tout entière, notre fidélité à tous les devoirs, aux grands devoirs de la vie civique et sociale, comme aux plus humbles de la vie privée et quotidienne.

Patrie de Jeanne d'Arc, pays aimé de S. Michel, nation toujours féconde en vertus héroïques, interroge tes ancêtres : ils te diront ce qu'ils ont fait pour le Christ et ce que le Christ a fait pour eux ; tu comprendras mieux la grandeur du rôle que t'assigna la Providence et tu n'abandonneras pas à d'autres la plus pure de tes gloires, celle d'être le bras et le cœur que Dieu lui-même a façonnés pour que triomphe, sur la terre comme au ciel, sa volonté très sainte.

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

VII

LES VÊTEMENTS LITURGIQUES

Mes frères,

Pour célébrer le saint sacrifice, il faut un autel garni des objets dont nous avons parlé dans notre dernière instruction. Il faut aussi des ornements, des linges et des vases sacrés. Aujourd'hui nous parlerons des premiers, qui se nomment aussi vêtements liturgiques.

I

On les appelle ainsi parce que les ministres de l'Eglise doivent les revêtir lorsqu'ils assistent aux saints offices ou remplissent les fonctions sacrées. Ces vêtements sont différents selon la dignité de ceux qui les portent. Il en est qui sont communs à tous les clercs, d'autres qui sont les insignes distinctifs des différents ordres de la hiérarchie sacrée.

Tous les clercs doivent porter la soutane, longue robe qui enveloppe tout le corps et descend jusqu'aux talons. Elle est, comme vous le savez, blanche pour le Pape, rouge pour les cardinaux, violette pour les évêques et les prélats, noire pour les prêtres et autres clercs de rang inférieur. Elle symbolise la mort au monde, car le clerc a renoncé à ce dernier lorsqu'il a reçu la tonsure.

Lorsqu'ils assistent à quelque cérémonie au chœur ou remplissent quelque fonction sacrée, les clercs doivent revêtir le surplis par dessus la soutane. Sa blancheur est le symbole de la vie pure qu'ils doivent mener. Le prêtre revêt, lui aussi, le surplis pour les fonctions autres que le saint sacrifice. Les prélats remplacent ce surplis par le rochet qui se distingue du surplis par ses manches plus étroites et les dentelles dont il est orné.

Pour célébrer la messe, le prêtre doit revêtir par-dessus la soutane l'amict, l'aube, le cordon, le manipule, l'étole et la chasuble.

Ces ornements sont les vêtements qui étaient en usage dans la vie civile au temps de la primitive Eglise. Les Apôtres, tout comme Notre-Seigneur à la dernière Cène, n'en revêtaient probablement pas d'autres pour la célébration des saints mystères. En ce temps de persécution, du reste, il leur eût été difficile de s'en procurer de plus riches. Avec le temps, les vêtements se modifièrent selon les caprices de la mode ou les usages des différents pays. Les vêtements liturgiques ont conservé, eux, la forme qu'ils avaient alors. Ils

sont seulement devenus plus riches et on les orna d'emblèmes religieux grâce auxquels le prêtre qui en est revêtu apparaît vraiment comme un autre Jésus-Christ, ou plutôt comme Jésus-Christ lui-même renouvelant à l'autel le sacrifice de la croix. Tout, en effet, dans les vêtements liturgiques nous rappelle le grand mystère de la Rédemption, comme nous allons le voir.

L'amict est un linge blanc marqué en son milieu d'une croix que baise le prêtre avant de s'en couvrir la tête et de s'en envelopper le cou. Il rappelle le bandeau que les valets de Caïphe placèrent sur les yeux du Sauveur dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint en lui disant, après l'avoir souffleté: « Devine, Christ, qui t'a frappé ? » Il est l'image de la modestie gardienne de la vertu ; c'est la grâce qu'il demande à Dieu en le revêtant : « Placez, Seigneur, sur ma tête le casque du salut, afin que je puisse résister aux assauts du démon. »

L'aube est une robe blanche faite de lin ou de chanvre et qui recouvre toute la personne du prêtre. Elle rappelle la tunique de lin que portait le Grand-Prêtre sous l'Ancienne Loi ; elle rappelle surtout la robe blanche dont par moquerie Hérode fit revêtir notre divin Sauveur pour se venger de son silence méprisant. Sa blancheur, comme celle du surplis ou du rochet qui ne sont du reste que des diminutifs de l'aube, est l'image de la pureté avec laquelle le prêtre doit monter à l'autel ; c'est cette pureté qu'il demande à Dieu en s'en revêtant : « Rendez blanche mon âme, Seigneur, et purifiez mon cœur, afin que, sanctifié dans le sang de l'Agneau, je mérite de goûter un jour les joies éternelles. »

Le cordon dont le prêtre se ceint les reins a pour but de maintenir l'aube ; il rappelle les liens dont les ennemis du Sauveur le chargèrent au Jardin des Oliviers, ceux surtout par lesquels ils l'attachèrent à la colonne de la flagellation. Il est l'image de la chasteté que le prêtre demande à Dieu en le nouant autour de lui.

Le manipule est l'ornement que le prêtre porte au bras gauche ; il rappelle les fouets et les verges dont on se servit pour la flagellation de Notre-Seigneur. Primitivement, c'était un simple linge que portaient sur le bras les ministres sacrés pour s'essuyer mains et visage après avoir rangé sur l'autel les nombreuses offrandes reçues pour la communion sous les deux espèces. Il est pour le prêtre l'image des peines inséparables de l'exercice du saint ministère ; aussi en le passant à son bras adresse-t-il à Dieu cette prière : « Aidez-moi, Seigneur, à porter ce manipule des pleurs et de la douleur, de façon si méritoire que j'aie un jour la joie de recevoir la récompense de mes travaux. »

II

L'étole est le reste d'un vêtement ouvert par devant et dont les bords étaient richement brodés. Avec le temps, le vêtement disparut et on n'en conserva que la bordure. D'abord d'égale largeur dans toute sa longueur, l'étole vit s'élargir ses extrémités afin qu'on pût y écrire certains Evangiles pour lesquels le peuple avait une grande dévotion. On en faisait la lecture à ceux qui le désiraient et c'est en souvenir de cette pratique aujourd'hui disparue que le prêtre bénissant un enfant étend sur lui l'extrémité de l'étole et récite l'Evangile de S. Jean.

Il existe deux sortes d'étoles : celle que le prêtre revêt pour la messe et qu'il croise sur sa poitrine, et l'étole pastorale, qu'il porte lorsqu'il préside les saints offices, administre les sacrements ou bénit choses et personnes.

L'étole rappelle la corde que les Juifs passèrent au cou de Notre-Seigneur pour le traîner dans les rues de Jérusalem. En la plaçant sur ses épaules, le prêtre adresse à Dieu cette prière : « Rendez-moi, Seigneur, le vêtement d'innocence et d'immortalité que nous avons perdu par le péché d'Adam notre premier père : et quoique je ne sois pas digne d'approcher de vous, faites que je mérite néanmoins un jour l'éternel bonheur du ciel. »

La chasuble était jadis et elle est encore en Orient un manteau très ample ouvert seulement par le bas et le sommet pour y passer la tête et enveloppant le corps tout entier. Elle commence à réapparaître sous cette forme gothique en quelques églises. Toutefois depuis longtemps dans l'Eglise latine, on a pris l'habitude de l'échancrer sur les côtés, de façon à en supprimer tout ce qui gênait les mouvements des bras.

La chasuble rappelle le manteau de pourpre dont les Juifs couvrirent Notre-Seigneur après la flagellation. La grande croix que ce vêtement porte en avant en Italie et en arrière en France représente également de façon très expressive la croix dont Notre-Seigneur fut chargé lorsqu'on le conduisit au Calvaire. C'est bien à cette croix que nous devons tous porter à la suite de Jésus-Christ que fait allusion le prêtre quand, en la revêtant, il récite cette prière : « Seigneur qui avez dit : Mon joug est doux et mon fardeau léger, faites que je porte celui-ci de telle façon que j'obtienne votre grâce. »

Ces différents ornements sont accompagnés du voile du calice et de la bourse, tous deux de même couleur que les vêtements eux-mêmes. Le premier sert à couvrir le calice avant l'offertoire et après la communion, la seconde à renfermer le corporal et au besoin la pale.

Le diacre et le sous-diacre qui assistent le prêtre aux messes solennelles revêtent comme lui l'amict, l'aube, le cordon et le manipule. Le diacre porte de plus l'étole, non pas croisée sur la poitrine comme le prêtre, mais passée sur l'épaule gauche et retombant sous le bras droit. Au lieu de la chasuble, le sous-diacre porte un ornement appelé *tunique* pour le sous-diacre et *dalmatique* pour le diacre. Tunique et dalmatique différaient autrefois, mais se ressemblent aujourd'hui. Comme elles sont un ornement d'honneur, de solennité et de joie, les diacres et sous-diacres ne les revêtent pas pendant l'Avent et le Carême, qui

sont des temps de pénitence. Ils prennent alors des chasubles pliées par devant.

Les ornements dont nous venons de parler sont ceux que les ministres sacrés revêtent pour la messe. Il en est qu'ils revêtent pour les autres offices ou cérémonies liturgiques. Nous avons parlé du surplis, du rochet et de l'étole pastorale; il y a aussi la chape. Celle-ci n'était primitivement qu'un grand manteau avec capuchon, dont le clergé se couvrait pour se protéger de la pluie hors de l'église et au cours des processions jadis plus fréquentes et plus longues qu'aujourd'hui. Aussi portait-elle et conserve-t-elle encore en latin le nom de *plavial*. Au VIᵉ s., ce manteau devint un vêtement liturgique et se vit orné de galons, d'orfrois et d'emblèmes religieux. Vers le XVᵉ s., le capuchon qu'on relevait en cas de pluie disparut et fut remplacé par le chaperon actuel. Les ministres sacrés revêtent la chape pour l'aspersion, les processions, les vêpres et laudes solennelles, les enterrements, les absoutes et les saluts du St-Sacrement. Pour ceux ci, l'officiant se sert également du voile huméral, sorte d'écharpe dont il enveloppe ses mains par respect pour le St-Sacrement qu'il porte.

III

Outre les ornements dont nous venons de parler, les évêques portent des insignes particuliers qui sont la mitre, la crosse, l'anneau et la croix pastorale.

La mitre remplace le bandeau d'or dont on ceignait la tête des évêques avant le Xᵉ s., sans doute en souvenir de la lame d'or que S. Jean portait sur son front lorsqu'il célébrait les saints mystères. A la mitre sont fixées deux bandes appelées *fanons* qui retombent sur les épaules du pontife. Elle est un ornement d'honneur et un signe de puissance.

Outre la mitre qu'il porte comme tous les évêques, le Pape, dans les circonstances solennelles et lorsqu'il paraît comme souverain, est coiffé de la tiare, formée de trois diadèmes superposés. Ces trois couronnes représentent le triple pouvoir qu'il exerce comme évêque de Rome, comme Souverain Pontife et comme roi temporel de la cité du Vatican.

La crosse est le bâton pastoral de l'évêque; elle est le sceptre de sa royauté spirituelle. Elle est recourbée à son sommet pour marquer que la juridiction de l'évêque est restreinte et limitée à son diocèse.

L'anneau d'or que l'évêque porte à son doigt est, comme celui que le Pharaon passa au doigt de Joseph, un signe d'honneur et de puissance; il est aussi le symbole de l'union de l'évêque avec son Eglise. Baiser cet anneau est une marque de respect; cette pratique est enrichie d'indulgences.

La croix d'or que l'évêque porte sur sa poitrine est enrichie de reliques; elle rappelle que la charge épiscopale est, de nos jours surtout, un fardeau, une croix souvent lourde à porter et qu'il nous faut par notre docilité l'alléger le plus possible.

Lorsqu'il célèbre pontificalement, l'évêque porte également des gants, des bas et des sandales, des tuniques représentant la tunique du sous-diacre et la dalmatique du diacre dans leur forme d'autrefois. Réunissant en lui tous les ordres par la plénitude du sacerdoce qu'il possède, il porte ainsi les vêtements de chacun de ces ordres. Tous ces vêtements doivent être de la couleur liturgique du jour.

Ces différents insignes ne sont pas exclusivement réservés aux évêques, mais communs à beaucoup de prélats même non revêtus de l'épiscopat, tels que les Abbés placés à la tête des monastères et certains dignitaires de la Cour romaine. L'anneau du Souverain Pontife porte le nom d'*anneau du Pêcheur*, en souvenir du premier Pape le pêcheur S. Pierre dont il est le successeur. Il s'en sert comme de sceau pour sceller les bulles et autres documents importants.

Les archevêques ont comme insigne spécial le pallium. C'est une bande d'étoffe de laine blanche ornée de croix de soie noire, qui fait le tour du cou et dont les extrémités retombent sur le dos et la poitrine. Elle est tissée avec la laine d'agneaux bénits à Rome par le Souverain Pontife en la fête de sainte Agnès. Quelques évêques ont aussi le droit de porter le pallium. Comme les archevêques, ils doivent le recevoir des mains du Pape, après que celui-ci les a bénits le jour de St Pierre et déposés sur le tombeau des SS. Apôtres. Il ne peut être porté par ceux qui y ont droit que dans les limites de leur diocèse ou de leur province.

Les vêtements liturgiques, vous le savez, ne sont pas toujours de même couleur. Ils sont blancs, rouges, verts, violets ou noirs, selon les solennités.

Le blanc représente la joie et la pureté. Aussi l'Eglise emploie-t-elle des ornements blancs aux fêtes de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge, des Anges et des Saints et Saintes non martyrs.

Le rouge est la couleur du sang. Voilà pourquoi l'Eglise emploie des ornements rouges aux fêtes de la Croix et de la Passion et aux fêtes des martyrs. Il est aussi la couleur du feu; c'est pourquoi on emploie des ornements rouges aux fêtes du St-Esprit qui descendit sur les Apôtres sous forme de langues de feu.

Le vert symbolise l'espérance. L'Eglise l'emploie pour les dimanches et les féries qui suivent l'Epiphanie et la Pentecôte et qui représentent la vitalité de l'Eglise contre laquelle les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais.

Le violet, couleur de chair meurtrie, mortifiée par la pénitence, est employé par l'Eglise pour tous les offices de l'Avent et du Carême, les Quatre-Temps, les vigiles et autres temps de deuil et de pénitence.

Le noir rappelle les ténèbres de la nuit et celles du tombeau. Aussi l'Eglise emploie-t-elle des ornements noirs le Vendredi Saint à l'office du matin et aux offices des morts.

L'Eglise autorise aussi l'usage du drap d'or pour les vêtements liturgiques et permet de les utiliser pour remplacer les ornements blancs, rouges et verts.

Vous le voyez, la couleur des ornements liturgiques est toute une prédication, comme ces ornements eux-mêmes du reste. Elle nous rappelle l'objet ou le héros de la fête que nous célébrons, les vertus d'innocence ou de courage dont il nous a donné l'exemple, les sentiments de confiance, de pénitence ou de deuil que doit nous inspirer la cérémonie à laquelle nous assistons. Entrons dans ces sentiments ; notre piété ne pourra qu'y gagner. Ainsi soit il.

POUR LES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la Messe

NOTRE-SEIGNEUR DÉSIRE SE DONNER A NOUS

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.
J'ai vivement désiré manger cette pâque avec vous. (Luc. XXII, 15).

Mes chers enfants,

Depuis longtemps vous appelez de vos vœux ce beau jour de votre Communion solennelle. Combien il serait à souhaiter que ce désir de communier, vous l'éprouviez et le contentiez souvent au cours de votre vie ! Vous répondriez ainsi au vif désir qu'a Notre-Seigneur de se donner à nous, désir qu'expriment les paroles que je viens de vous rappeler.

I

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous. » Ces paroles, Notre-Seigneur les adressait à ses Apôtres en célébrant avec eux la dernière pâque à Jérusalem. Vous savez pourquoi il souhaitait tant voir arriver ce jour : c'est parce qu'en terminant cette fête il devait instituer la pâque nouvelle, la Sainte Eucharistie, dans laquelle, véritable Agneau pascal, il voulait se donner en nourriture à chacun de nous.

Il y avait longtemps qu'il songeait à l'institution de ce grand sacrement. A vrai dire, il y avait toujours songé. Pourquoi veut-il naître à Bethléem, dont le nom signifie « maison du pain », sinon pour nous faire entendre dès son arrivée sur la terre qu'il est le pain vivant descendu du ciel ? Pourquoi choisit-il une crèche, une mangeoire, pour berceau, sinon afin d'indiquer qu'il vient sur la terre pour être mangé et pour devenir la nourriture de nos âmes ? Son premier miracle à Cana est l'image du grand miracle qu'il fera en instituant la Sainte Eucharistie. Il y change l'eau en vin comme au Cénacle il changera le vin en son sang. Multiplie-t-il les pains dans le désert et dans leur reconnaissance les foules veulent-elles le proclamer roi ? il modère leur enthousiasme et leur dit que le miracle qu'il vient de faire n'est rien en comparaison de celui qu'il fera un jour en leur faveur : « Le pain, le vrai pain que je vous donnerai, leur dit-il, c'est mon corps qui sera livré pour le salut du monde. »

Oui, dès sa venue sur la terre, l'intention, le vif désir de Notre Seigneur est de se donner à nous tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Et ce désir, il le satisfait enfin la veille de sa mort, quand, ayant changé le pain en son corps et le vin en son sang, il les présente à ses Apôtres et en leur personne à chacun de nous en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... buvez-en tous, ceci est mon sang. »

Mais combien de fois se donnera-t-il ainsi à nous en nourriture ? — Tous les jours si nous avons assez de dévotion pour le recevoir tous les jours.

Notre-Seigneur nous l'indique assez clairement en déclarant que sa chair est vraiment une nourriture et son sang un breuvage. Est-ce que la nourriture ne se prend pas tous les jours ? Est-ce qu'on ne mange pas tous les jours pour réparer les forces que le labeur quotidien épuise tous les jours ? Et pour que nous n'ayons pas le moindre doute à ce sujet, il institue le sacrement de l'Eucharistie sous les espèces du pain et du vin, sous les apparences des aliments les plus communs, sous les apparences des aliments dont nous nous nourrissons tous les jours et plusieurs fois par jour.

Du reste, n'a-t-il pas comparé la Sainte Eucharistie à la manne, cette nourriture miraculeuse qui chaque matin tombait du ciel pour nourrir les Hébreux dans le désert ? Nous sommes des voyageurs, nous aussi, qui cheminons dans le désert de ce monde et faisons route vers la véritable Terre promise, vers le Ciel notre patrie. Qu'est-ce donc qui nous soutiendra au cours de ce voyage ? La Sainte Eucharistie. Voilà la céleste manne qui chaque matin descend sur nos autels et que l'Eglise nous invite à recueillir, dont elle nous invite à nous nourrir chaque matin par la communion.

II

Mais pourquoi discuter sur les intentions et les désirs de Notre-Seigneur ? Il est quelqu'un qui devait bien les connaître, ces désirs, ce sont les Apôtres qui avaient communié de sa main et les premiers chrétiens qui avaient vécu dans son intimité, entendu ses confidences et recueilli ses recommandations. Or après l'Ascension, obéissant évidemment à ces recommandations, ils se réunissent chaque jour dans la maison de l'un d'entre eux, ils y célèbrent les saints mystères et y distribuent la sainte communion aux fidèles qui y assistent. Et comme ceux-ci se multiplient bien vite et que les douze Apôtres ne peuvent plus suffire à satisfaire leur pieuse faim de la sainte communion, ils instituent sept diacres qui les aideront à la leur distribuer. Ceux-ci, à leur tour, ne suffisent bientôt plus à la tâche. C'est alors qu'on permet aux premiers chrétiens d'emporter la sainte Eucharistie dans leur maison et de se communier eux-mêmes.

Oui, les premiers chrétiens, obéissant en cela aux pressants désirs que leur avait exprimés le Sauveur, communiaient très fréquemment. Aussi quelle ferveur était la leur et de quelle charité ils étaient embrasés ! Ah ! ce n'est pas parmi eux qu'on rencontrait des jalousies, des rivalités, des querelles, des désaccords ! Les plus fortunés venaient en aide aux plus pauvres et partageaient leur avoir avec eux, tellement qu'ils étaient un sujet d'édification pour tous ceux qui les voyaient et que les païens eux-mêmes s'écriaient émerveillés : « Voyez donc ces chrétiens, comme ils s'aiment ! » La sainte communion, quand on la reçoit bien, est en effet par excellence le sacrement de l'union et de la concorde. Il est impossible que tous les cœurs ne battent pas à l'unisson quand y habite le Dieu qui a dit si souvent : « Aimez-vous les uns les autres » et a donné ce signe comme marque distinctive des siens : « C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même. »

Et puis, quelle force dans ces premiers chrétiens ! Quel courage en face des persécutions, quelle vaillance au milieu des tourments ! On aurait dit qu'ils n'en ressentaient pas les souffrances. Ils se rient de leurs bourreaux : « Je suis assez rôti de ce côté, dit en plaisantant S. Laurent à ceux qui l'ont couché sur un gril et activent le feu qui le brûle, tournez-moi de l'autre côté. »

D'où leur vient donc cette force surhumaine ? De la sainte communion qu'ils ont reçue. La veille ou le matin de leur supplice, on leur a apporté en cachette la sainte Hostie. Dieu est avec eux, Dieu est en eux qui les soutient et les réconforte ; ils ont en eux le gage de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle ; ils ne craignent pas la mort. Comme S. Etienne, ils voient le ciel ouvert au-dessus d'eux et Dieu qui s'apprête à les couronner.

III

La sainte communion est-elle encore capable d'opérer ces merveilles ? Très certainement, et elle les opère tous les jours. Qui donc remplit de charité pour les malades, les orphelins, les vieillards et les infirmes le cœur des religieux et des religieuses et en fait autant de frères et de sœurs pour ceux qui souffrent ? Qui donc donne au missionnaire le courage de quitter son pays pour aller en des contrées lointaines prêcher Jésus-Christ à de pauvres sauvages dont il ne connaît ni le langage ni les mœurs ? On le demandait un jour à une Sœur franciscaine qui s'était vouée au service des lépreux : « Ma Sœur, où puisez-vous donc le courage de rester avec ces malades affreux que la lèpre dévore tout vivants et qui exhalent une odeur si répugnante ? » — Et la Sœur de montrer le tabernacle de leur humble chapelle et de dire : « C'est dans la sainte communion. » — « Mais tôt ou tard vous contracterez forcément cette épouvantable maladie ! » Et la sainte fille de répondre tranquille : « Je le sais, je m'y attends, mon sacrifice est fait. — Mais ce que vous faites là, je ne le ferais pas pour tout l'or du monde ! — Moi non plus, répond la religieuse, aussi bien ce n'est pas pour de l'or ni de l'argent que je le fais, mais pour le bon Dieu. » C'est dans la communion reçue tous les matins que toutes ces âmes généreuses puisent le courage de se dévouer ainsi.

— Mais, me direz-vous, ces âmes héroïques se sont consacrées à Dieu et font profession de mener une vie sainte. Nous qui vivons dans le monde, nous ne pouvons nous approcher de la sainte Table aussi fréquemment.

— Il en est, je le sais, qui ne le peuvent pas, faute de temps, mais il en est surtout beaucoup qui ne l'osent pas, de peur de se faire remarquer ou parce qu'ils se font une fausse idée des dispositions requises pour communier. Mais ce que ces personnes n'osent faire n'en reste pas moins l'ardent désir de Notre-Seigneur, ce qu'elles n'osent pas faire n'en reste pas moins le moyen le plus puissant de se sanctifier et d'assurer son salut. Ce qu'elles considèrent comme impossible aux simples chrétiens, de simples chrétiens le font couramment et le plus naturellement du monde.

Allez dans nos grandes villes, assistez aux messes qui s'y célèbrent : vous y verrez chaque matin des hommes et des jeunes gens s'approcher de la sainte Table et y venir puiser la force de combattre leurs passions, de résister aux séductions du monde et de vaincre les tentations du démon ; vous y verrez des employés, des ouvriers, des servantes venir communier pour conserver purs leur cœur et leur corps ; vous y verrez des étudiants venir communier pour demander au Dieu des lumières l'intelligence dont ils ont besoin pour devenir de bons médecins, d'excellents avocats, de savants ingénieurs, de courageux officiers ; vous y verrez des savants catholiques, comme autrefois M. Pasteur et aujourd'hui M. Branly et tant d'autres, venir communier pour demander à Dieu le secret de leurs inventions et lui faire hommage de leurs découvertes ; vous y verrez, mêlés à la foule des pieux fidèles, des maréchaux et des généraux qui ont sauvé la France. Se souvenant du mot de Jeanne d'Arc : « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire, » comme elle, pendant la guerre, ils communiaient pour demander à Dieu de bénir leurs armes ; aujourd'hui ils communient pour le remercier de les avoir rendues victorieuses.

C'est un fait indiscutable : parmi les classes éclairées il y a un retour très prononcé, non seulement à la religion, mais à la sainte communion. C'est par centaines et par milliers qu'on compte aujourd'hui ceux qui non seulement font leurs Pâques, non seulement communient aux grandes fêtes ou tous les mois, mais le font tous les dimanches et même tous les jours.

* *

Imitez-les au moins de loin, mes chers enfants, et que ce soit là une des principales résolutions de votre Communion solennelle. Si vous ne pouvez

communier tous les jours comme le souhaiterait Notre-Seigneur et comme devraient le faire les personnes qui ont le bonheur d'assister chaque matin à la sainte messe, faites-le du moins à toutes les fêtes, faites-le chaque fois que votre pasteur vous conviera à ce banquet sacré qui vous rend si heureux aujourd'hui. Ainsi soit-il.

Avant la Communion

UNE COMMUNION MIRACULEUSE

Mes chers enfants,

Il est raconté dans les annales dominicaines un fait bien touchant. Au commencement du XIVe siècle, il y a bien longtemps par conséquent, habitait dans un couvent d'Italie une petite fille qui, à l'exemple de la T. S. Vierge, s'était consacrée à Dieu dès son bas âge. Au baptême on lui avait donné le nom de Madeleine, mais elle était si bonne, si aimable qu'on l'avait surnommée « Imelda, » c'est-à-dire « douce comme le miel », c'est sous ce nom qu'elle est surtout connue.

Elle avait une dévotion toute particulière envers la Sainte Eucharistie. Elle aimait à faire de fréquentes visites à la chapelle, à passer de longs instants au pied du tabernacle. Son recueillement pendant la sainte messe la faisait ressembler à un ange. Mais elle sentait surtout son cœur s'embraser d'amour quand elle voyait ses compagnes s'approcher de la sainte Table. N'ayant encore que douze ans, elle n'avait pas encore été admise à la communion et elle en était inconsolable.

Dieu résolut de récompenser tant de ferveur et de si ardents désirs. Le 12 mai 1333, en la fête de l'Ascension, l'aumônier du couvent célébrait la messe solennelle. Au moment de la communion, les religieuses s'avançaient en une longue file à la Table sainte, seule Imelda demeurait agenouillée dans sa petite stalle, pleurant d'envie à la vue de leur bonheur.

Tout à coup, ô miracle, une hostie s'échappe du ciboire que tenait le prêtre et, voltigeant par-dessus les têtes, vient se placer devant la jeune sainte. L'aumônier et les religieuses, à la vue d'un tel prodige, ne peuvent en croire leurs yeux; mais ils se rendent compte qu'ils ne sont pas du tout victimes d'une illusion : le miracle persévère, une clarté subite se répand dans l'église, accompagnée d'une suave odeur, tandis qu'une main invisible continue de retenir la sainte hostie suspendue devant la pieuse enfant. Triomphante et timide à la fois, celle-ci demeure partagée entre la joie d'être si près de Notre-Seigneur et la tristesse de ne pas le recevoir. Mais l'aumônier a reconnu dans ce miracle l'expression de la volonté divine. Recueillant sur la patène d'or l'hostie miraculeuse, il en communie la pieuse Imelda, qui depuis ce jour est devenue la patronne et le modèle des premiers communiants.

En cet instant où vous allez recevoir le même Dieu ici présent dans le ciboire, qu'il serait à désirer que vos cœurs ressemblassent à celui de cette sainte petite fille ! Demandez-lui les sentiments de foi vive et d'ardent amour qui remplissaient le sien et que la communion que vous allez recevoir soit pour chacun de vous, comme elle le fut pour elle, le gage de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

A Vêpres

PROFESSER SA FOI

Mes chers enfants,

Il y a quelque onze ans, vous veniez au monde, et quelques jours après votre naissance on vous apportait dans cette église pour recevoir le saint baptême En y arrivant, la personne qui vous portait, accompagnée de vos parrain et marraine, s'arrêta à l'entrée de cette église. C'est que vous étiez souillés du péché originel, vous n'étiez pas dignes de pénétrer dans la maison de Dieu et de paraître en sa sainte présence.

Quel contraste entre cette première entrée à l'église et celle que vous y avez faite ce matin ! Ce matin, au son des joyeux carillons de nos cloches, nous sommes allés vous chercher en procession, comme on va au devant de Mgr l'Evêque ou de grands personnages. Le prêtre vous a offert l'eau bénite et l'encens et, au chant des hymnes et des saints cantiques, vous a amenés à cette place d'honneur que vous occupez, tout près de l'autel.

I

Cette différence, mes enfants, vous la devez à vos bons parents qui vous ont procuré le baptême, à vos bons parents qui vous ont fait donner une éducation chrétienne Ils n'ont pas obéi à ces utopistes, aussi ennemis du bon sens que de la religion, qui, sous prétexte de respecter la liberté de l'enfant, l'élèvent dans l'absence de toute religion, lui laissant le soin, lorsqu'il sera grand, de choisir telle religion qu'il lui plaira ou même de n'en pas choisir du tout En attendant que votre raison s'éveille et que vous soyez capables d'en faire bon usage, ils ont pris pour vous toutes les initiatives que leur affection leur suggérait. Ils n'ont pas attendu pour vous faire inscrire sur les registres de l'état-civil et faire de vous des français, que vous puissiez donner votre avis ; ils n'ont pas attendu pour vous envoyer en classe et vous donner l'instruction que vous le leur demandiez ; ils n'ont pas attendu non plus pour faire de vous des chrétiens que vous leur en exprimiez le désir. Ils vous ont élevés dans l'amour et la crainte de Dieu et vous ne sauriez trop leur en être reconnaissants.

Toutefois, mes enfants, l'Eglise, elle aussi, est respectueuse de votre liberté et maintenant que vous avez l'usage de la raison, elle veut que vous serviez Dieu spontanément et librement. D'autre part l'œuvre de votre salut est une affaire personnelle à laquelle vous devez travailler vous-mêmes. Vos parents ne sauraient vous suppléer toujours ; le moment est venu de vous conduire par vous-mêmes, toujours cependant avec le secours de leurs

conseils et de leur expérience. Voilà pourquoi, en ce jour de votre Communion solennelle qui marque votre passage de l'enfance à l'adolescence, l'Eglise vous demande de renouveler librement et en connaissance de cause les promesses que vos parrains et marraines ont faites en votre nom.

Or quels sont ces engagements ? Quelles sont ces promesses ?

II

Quand vos parrains et marraines se présentèrent au seuil de cette église, le prêtre leur posa cette question : « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? — La foi, répondirent-ils. — Quel bien vous procure la foi ? — La vie éternelle. — Si vous voulez entrer en la vie éternelle, gardez les commandements. Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit et votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu. »

Vous le voyez, avant même de recevoir le baptême et comme condition pour le recevoir, vous avez promis par la bouche de vos parrains et marraines de croire toujours d'une foi vive les vérités de la religion et d'observer les commandements de Dieu.

Les vérités de la religion, je vous les ai enseignées sur les bancs du catéchisme et vous les avez étudiées de votre mieux ; cependant, malgré vos efforts, vous n'avez pas la prétention de les connaître à fond. Il vous faudra donc continuer de les étudier en assistant au catéchisme de persévérance et en écoutant attentivement les instructions qui sont faites chaque dimanche à la messe. Vous continuerez de vous en instruire en lisant chaque fois que vous le pourrez des livres qui développeront votre instruction religieuse et que je serai toujours heureux de mettre à votre disposition.

N'imitez pas ces mauvais chrétiens qui, après leur communion solennelle, relèguent dans un coin leurs livres d'instruction religieuse et semblent n'avoir rien de plus pressé que d'oublier ce qu'ils ont appris au catéchisme. C'était bien la peine qu'ils se donnent tant de mal pour étudier leur religion, si ce n'est pas pour la pratiquer ! Que diriez-vous du jeune homme qui, après un long, coûteux et pénible apprentissage, n'exercerait jamais le métier qu'il a appris et s'efforcerait de l'oublier ? Vous diriez qu'il a perdu son temps, ses peines et son argent.

Mes enfants, la science que vous avez apprise au catéchisme vous sera nécessaire toute votre vie. Elle vous est nécessaire aujourd'hui pour être des enfants obéissants et respectueux. Elle vous sera nécessaire dans quelque temps pour résister à vos passions et ne pas faire pleurer vos parents par vos désordres. Elle vous sera nécessaire dans l'âge mûr pour pratiquer la justice et l'honnêteté ; toute votre vie vous en aurez besoin pour vivre en bons chrétiens et marcher d'un pas sûr dans le chemin du ciel.

Et puis, vous aurez à défendre votre foi. Vous rencontrerez sur votre chemin des gens qui parleront mal de la religion, tourneront en ridicule nos saints mystères, blasphèmeront ce qu'ils ignorent, car la plupart du temps ceux que vous entendrez ainsi mal parler de la religion seront de parfaits ignorants, du moins en fait de religion, ne sachant plus ou même n'ayant jamais su le moindre mot de catéchisme.

Eh bien ! si vous connaissez votre religion, vous saurez discerner ce qu'il y aura de faux dans leurs affirmations ; vous rappelant ce que vous avez appris, vous direz en les entendant : « Non, ce n'est pas vrai, l'Eglise n'enseigne pas cela, l'Eglise ne commande pas cela, » et grâce à votre instruction religieuse, vous ne vous laisserez pas ébranler par les mensonges que vous entendrez, votre foi sera solide et ferme.

III

Mieux que cela encore ; cette foi que vous êtes venus demander à l'Eglise au jour de votre baptême, vous en serez fiers, vous saurez l'affirmer en toute circonstance et n'en rougir jamais. M. Thiers, qu'on a surnommé le libérateur du territoire parce que c'est lui qui en 1871 sut trouver les cinq milliards qui devaient nous débarrasser de l'occupation prussienne, M. Thiers voulant visiter le champ de bataille de Waterloo, avait écrit au général Lamoricière pour le prier de l'y accompagner et de lui expliquer sur place les différentes phases de la bataille. Il lui donnait rendez-vous pour le dimanche suivant à 8 h. du matin : « Je suis à vos ordres, lui répondit Lamoricière, mais pas à 8 h., parce que c'est l'heure où je vais à la messe. » — L'illustre poète breton Botrel était cité comme témoin devant la Haute Cour. Au moment de prêter serment, il cherche des yeux le crucifix devant qui lever la main. N'en voyant pas, il fait un grand signe de croix en disant : « Je suis chrétien, donc un crucifix vivant, eh bien ! au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. »

Voilà, mes enfants, des hommes qui savaient affirmer leur foi, qui en étaient fiers et n'en rougissaient pas. A l'occasion imitez-les. Quand, d'une façon ou d'une autre, on vous demandera comme au jour de votre baptême : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ? » répondez hardiment : « J'y crois. — Croyez-vous en Jésus-Christ son Fils unique Notre-Seigneur, qui est né et a souffert ? — J'y crois. — Croyez-vous au St Esprit, à la Sainte Eglise, à la Communion des Saints, à la rémission des péchés ? » par vos paroles et plus encore par vos actes répondez courageusement : « Oui, j'y crois. »

Votre foi ne trouvera pas seulement des ennemis à l'extérieur, elle en trouvera au dedans de vous-mêmes. Vous croyez aujourd'hui sans difficulté toutes les vérités que je vous ai enseignées, parce qu'aucune d'elles ne vous gêne. Mais dans quel-

ques années, quand vos passions s'éveilleront, il n'en sera plus ainsi. Votre foi les contrariera et elles s'efforceront de l'étouffer. Quand vous serez tentés de faire le mal, votre foi vous dira : « Il ne faut pas faire cela parce que le bon Dieu qui est partout te voit ; il ne faut pas faire cela, autrement tu n'iras pas en paradis ; il ne faut pas faire cela parce que cela te conduirait en enfer. » Vos passions essaieront alors de faire taire cette voix importune et elles vous diront : « Le bon Dieu ?... mais on ne l'a jamais vu. L'enfer ?... mais personne n'en est jamais revenu. Le paradis ?... mais est-il bien sûr qu'il existe ? » Vous commencerez alors à douter ; votre foi sera ébranlée en attendant qu'elle sombre tout à fait.

C'est là, croyez-le bien, l'histoire de tous ceux qui prétendent ne plus croire à rien. Ils ne sont devenus des libres-penseurs qu'afin de pouvoir être des libres-viveurs. Aussi l'Église qui sait que c'est la mauvaise conduite qui détruit la foi chez les jeunes gens, vous a-t-elle posé ces autres questions : « Renoncez-vous à Satan ? — J'y renonce », avez-vous répondu par la bouche de vos parrains et marraines. — « Et à toutes ses pompes ? — J'y renonce. — Et à toutes ses œuvres ? — J'y renonce. »

Eh bien ! mes enfants, vous allez renouveler ces promesses. Soyez-y fidèles toute votre vie, afin que quand celle-ci prendra fin, vous ayez le bonheur d'entendre Celui que vous avez reçu ce matin vous dire : « Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur. » Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXVII

NOTRE-DAME DU BON CONSEIL [1]

Il est rapporté au deuxième livre des Rois que Joab, général en chef des armées de David, étant venu assiéger la ville d'Abéla, commençait déjà à en saper les murailles, quand une femme sage et prudente cria aux assiégeants du haut des remparts : « Dites à Joab de s'approcher, car j'ai quelque chose à lui dire. » Joab s'étant approché : « Est-ce toi, Joab ? » lui demanda-t-elle, et sur sa réponse affirmative : « Écoute, répliqua-t-elle, les paroles de ta servante. Un ancien proverbe disait : « Que ceux qui ont besoin d'un conseil aillent à Abéla s'il veulent arranger au mieux leurs affaires. N'est-ce pas ici que la vérité est dite à tous ceux qui demandent à la savoir ? Et tu veux ruiner une ville qui est dans Israël la mère des bons conseils ? »

* *

Je sais quelqu'un qui mérite mieux encore ce beau titre : c'est la T. S. Vierge. Saluons donc aujourd'hui en Marie la véritable Abéla de l'Église, la cité du bon conseil où tous les chrétiens peuvent recourir avec assurance dans leurs doutes et angoisses.

Depuis le péché originel, l'esprit de l'homme est comme enveloppé d'épaisses ténèbres qui l'empêchent de voir clairement la vérité. Combien de fois, par exemple à la veille de choisir un état de vie ou de prendre une détermination importante, ne se demande-t-on pas : « Quel est mon devoir en cette circonstance ? Qu'est-ce que Dieu demande de moi ? Quel est pour moi le meilleur parti à prendre ? »

Vous avez beau faire appel aux lumières de votre raison. Ou bien elle vous illusionne, prenant la mauvaise voie pour la bonne, ou bien elle hésite, ne sait de quel côté se ranger, et finalement vous laisse dans l'incertitude par rapport à vos obligations les plus pressantes, à des choses qu'il vous importerait souverainement de savoir.

De là dans notre esprit des doutes qui sont pour nous de véritables tourments. C'est alors qu'on sent tout le prix d'un bon conseil, surtout quand on est, comme vous, jeunes, c'est-à-dire sans expérience de la vie.

Mais à qui le demander, ce bon conseil ? Dieu, sans doute, a placé sur notre route des âmes éclairées, discrètes, capables de nous donner un avis salutaire. Sans doute, il y a là, tout près de nous, nos parents, notre père, notre mère, notre confesseur. Mais enfin, les hommes les plus sensés, nos amis les plus dévoués, n'ont, comme nous, qu'une sagesse limitée. Avec les meilleures intentions du monde, ils peuvent nous égarer. D'ailleurs, il est des secrets que nous n'oserions, que nous ne voudrions pas confier, même à nos meilleurs amis, même à nos mères. Où trouverons-nous donc un cœur auprès duquel nous puissions nous épancher librement, à qui nous puissions tout dire, qui voudra bien nous écouter, qui n'abusera point de nos confidences, et qui ne nous renverra jamais sans avoir éclairé notre âme, résolu nos doutes et dissipé nos incertitudes ?

Dieu y a pourvu : auprès de vous il a placé Marie, Mère du bon conseil.

Qui d'abord s'offre à nous douée d'une plus grande sagesse, illuminée d'une plus grande clarté, que Marie ? Personne au monde après Jésus-Christ. S'il est vrai que toute prudence et que toute sagesse s'éclairent aux rayons du soleil sans tache et sans ombre, aux rayons du divin Soleil de Justice, N.-S. Jésus-Christ, s'il est vrai que cette divine Sagesse répand ses rayons avec d'autant plus d'intensité sur les âmes que celles-ci sont plus rapprochées de lui, Marie, qui est de toutes les créatures la plus proche de Jésus, puisqu'elle est sa mère, doit participer et participe en effet à la sagesse de son Fils plus qu'aucune autre créature.

On peut même dire qu'elle possède comme Jésus la plénitude de la sagesse, à la manière dont le canal reçoit toute l'eau qui jaillit de la source avant de la distribuer à mille ruisseaux.

[1] Fête le 26 avril.

C'est pourquoi l'Eglise appelle souvent Marie la Sagesse et lui applique ces paroles de nos Saints Livres : « C'est moi qui suis la Sagesse, qui habite dans le conseil de Dieu et assiste aux pensées judicieuses. C'est de moi que viennent le conseil et l'équité, la prudence et la force. » C'est pourquoi aussi elle a autorisé en certains endroits la fête qu'on célèbre aujourd'hui : celle de N.-D. du Bon Conseil.

Qu'elle fut bien conseillée, en effet, la Vierge très prudente, dont la raison s'éclaira toujours aux rayons de la divine Sagesse ! Bien conseillée, quand elle résolut de garder l'humilité et la virginité, ces deux vertus qui la rendirent digne d'être la mère de Dieu ; — bien conseillée quand elle conversa si prudemment avec l'ange Gabriel et qu'après avoir connu les desseins du Tout-Puissant, elle prononça son *Fiat* qui devait effacer la malédiction entrée dans le monde par l'imprudence de la première femme ; — bien conseillée quand elle recueillait et conservait dans son cœur toutes les paroles qui tombaient des lèvres de son divin Fils ; bien conseillée quand, ayant appris les douleurs et les humiliations réservées à l'Homme-Dieu, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, elle en reconnut la sagesse et l'efficacité et qu'elle offrit elle-même généreusement son Fils en holocauste à Dieu pour la Rédemption des hommes !

Mais, vous avez dû le remarquer, celui qui porte la lumière devant soi éclaire par le fait même ses compagnons de voyage. Dieu n'a point créé le soleil sans resplendissement et sans rayons. Les saints non plus ne brillent pas pour eux seuls. Ce qu'ils ont reçu de grâces, de dons célestes, ils ont la mission de le répandre par charité sur leurs frères et sur toute l'Eglise. Leurs mérites, comme ceux de Jésus-Christ, sont un trésor ouvert où nous pouvons tous puiser.

Mais combien cela est plus vrai de Marie qui nous a été donnée pour mère ! Une mère n'est-elle pas la plus sûre et la plus douce conseillère de ses enfants ? Pour qui seront sa sagesse, sa prudence, ses lumières, ses conseils, son expérience, sinon pour ceux auquels elle a donné le jour et qu'elle a élevés avec tant de sollicitude ?

Aussi les saints Docteurs se plaisent-ils à proclamer cette mission très spéciale de Marie dans l'Eglise et auprès des âmes qui marchent à sa suite avec dévotion. S. Bernard l'appelle la Conseillère universelle, S. Anselme notre conseil dans nos doutes et nos incertitudes, S. Bonaventure le conseil de ceux qui manquent de sagesse, S. Thomas la conseillère qui amène les pécheurs à la pénitence.

Notre-Dame du Bon Conseil, c'est un des noms sous lesquels la Sainte Vierge est honorée dans l'Eglise, un des titres les plus chers à la piété chrétienne, une des invocations qui composent cette louange officielle, ces Litanies que nous chantons ou que nous récitons à la gloire de Marie.

Que la Sainte Vierge soit réellement la Mère du bon conseil, je pourrais vous en donner bien des preuves. Celle-ci suffira. Un jeune homme âgé de quinze ans faisait ses études, au commencement du siècle dernier, chez le curé de son village, pour devenir prêtre, lorsqu'il lui survint un si profond dégoût pour le travail, que malgré tous ses efforts, il ne put le surmonter. Finalement il ramassa ses livres, un jour, et partit sans rien dire à personne. Il était à peine sorti de la cour du presbytère, lorsqu'il rencontra dans la rue une digne chrétienne qui, devinant sa résolution, lui demanda : « Eh bien ! Pierre, où vas-tu ? — Je m'en vais. — As-tu au moins consulté la Sainte Vierge ? » Les yeux baissés, le jeune homme ne répondait pas. — « Crois-moi, Pierre, reprit la pieuse femme, va d'abord à l'église, et prie la Sainte Vierge. » Le jeune homme obéit et bientôt il revint tout joyeux en disant : « Je reste ! »

Vingt ans plus tard, reportant sa pensée vers cette époque de sa vie, qu'il appelait l'époque de sa conversion : — « Vraiment, disait-il, je ne sais ce que j'avais dans la tête. Je crois que le démon s'y était logé. Le perfide ! peu s'en est fallu qu'il ne m'ait joué un bien vilain tour. J'étais, sans pouvoir me l'expliquer, dans des angoisses et dans une espèce d'agonie qui touchaient presque au désespoir. Si j'ai recouvré le calme et le courage, je le dois à la Sainte Vierge. »

Marie ne laissa pas son œuvre incomplète. Elle obtint à son protégé non seulement la persévérance et la grâce d'arriver aux saints Ordres, mais encore la vocation religieuse et la grâce insigne du martyre. Devenu membre de la Société de Marie, le Bienh. Pierre Chanel fut envoyé dans les missions de la Polynésie où, après quelques années d'un laborieux apostolat, il eut, le premier parmi les évangélisateurs de ces terres lointaines, le bonheur de confirmer sa prédication par le témoignage de son sang.

* *

Et nous aussi, dans toutes nos difficultés, dans tous nos doutes, invoquons Marie, Mère du bon conseil. Sa voix amie nous répondra sans bruit de paroles, elle nous fera connaître ce qu'il faut faire, et quelle que soit notre situation, toujours l'avis qu'elle nous donnera sera le plus opportun, le plus utile, le plus conforme à nos vrais intérêts.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Communion d'enfants

CONSEILS POUR LA SAINTE COMMUNION [1]

Mes chers enfants,

Une fois de plus vous allez communier. Une fois de plus, Celui qui durant sa vie parmi nous,

[1] Nous empruntons cette instruction au volume de M. l'abbé Boyer, *Appels aux Jeunes*, dont nous avons rendu compte sur la couverture du 11 février, p. 38.

aimait, bénissait, groupait, exaltait les enfants, celui-là, ce Jésus de votre histoire sainte et de votre Evangile, va descendre dans vos jeunes cœurs, et, mystère ineffable qu'on ne peut comprendre et qu'on ne peut dire, va mêler sa puissance à votre faiblesse, sa sainteté à votre étourderie, sa bonté infinie à votre jeune malice ; le Très-Haut va dans votre petit cœur d'enfant se faire très petit, très condescendant, très familier, se mettre à votre portée et pour ainsi dire se faire à votre mesure ; et l'histoire de son amour qui est l'histoire de ses incompréhensibles abaissements va se continuer...

Je voudrais vous préparer à cette rencontre en vous disant la grande leçon d'amour que nous donne l'Eucharistie. Un Dieu vous a aimés, un Dieu vous aime, un Dieu vit parmi vous, un Dieu se donne à vous. Recueillez la leçon que nous offre le tabernacle : il n'en est pas de plus pressante.

Ce n'est pas une chose nouvelle que d'affirmer l'amour de Dieu dans l'Eucharistie. Vous savez cela pour l'avoir mille fois entendu ; et parce que vous le savez, il y a risque que vous n'y fassiez plus attention... Familiers de l'Eucharistie, vous perdez peut-être le sentiment exact de ce qu'elle est, du don que Dieu vous y fait. A force d'être vraies, les choses deviennent banales, et celles qu'on sait le plus sont, dans nos âmes étourdies, les plus voisines de l'oubli. Pour lutter contre cette faiblesse de nos esprits et de nos âmes, réfléchissons aux *circonstances*, à la *manière*, au *but* qui caractérisent l'Eucharistie.

I

On était à la veille de la Passion. Jésus allait mourir. Il avait réuni ses disciples à un dernier banquet et il les regardait comme on regarde toujours ceux qu'on va quitter. Il songeait à leur attachement fidèle, à leur amitié sincère, à leur simple loyauté, à leur faiblesse, à leurs fautes qu'il voulait guérir, à leur peu d'intelligence des choses qu'il leur avait dites, à leur entêtement, à leur étroitesse d'âme. Et il songeait aux hommes qui ne l'auraient jamais connu, à vous, petits enfants de cette paroisse, à vos jeunes âmes pleines de bonne volonté et de faiblesse, comme étaient celles des apôtres... et à la pensée de quitter ce monde, il était triste, parce qu'il les aimait, parce qu'il vous aimait. Quand on s'aime ici-bas et qu'on se quitte, on se laisse un souvenir, quelques lignes qui redisent les sentiments dont le cœur déborde, un objet qui rappellera celui qui est parti, un portrait qui fera revivre ses traits. On voudrait se donner soi-même, ne faire plus qu'un avec ceux qu'on aime. L'homme ne peut pousser bien loin son amour. Les baisers s'échangent, les yeux se cherchent à travers les larmes, les mains se serrent, les voix s'appellent en sanglotant... C'est tout ce que l'on peut faire. Dieu a reculé les bornes de cet impossible amour. Il s'est donné lui-même, comme un suprême bienfait, comme un irrésistible gage de sa divine tendresse.

Et remarquez qu'à ce moment-là ses ennemis se concertaient, se rassemblaient, venaient vers lui, que Judas qui l'avait vendu n'attendait que le moment de le trahir, que Pierre allait renier son doux Maître par peur d'une servante, que les autres allaient s'enfuir dans l'ombre et l'abandonner à ses ennemis qui viennent. Quelle heure triste que celle-là qu'il appelait « son heure » ! Comme les hommes se montrent laids, méchants et lâches... Et Jésus voyait par avance vos petites lâchetés, vos refus d'obéissance, vos entêtements boudeurs, ou des trahisons peut-être plus graves, quand vous préférez le mal qui fait rougir des fronts d'enfants. Et c'est cette heure-là qu'il choisit pour se donner à vous, pour perpétuer sa présence parmi vous, pour vous prouver son amour en restant parmi vous toujours. Fallait-il qu'il nous aimât ?

II

La manière, ai-je dit. Elle est exquise. Il eût peut-être suffi à notre bonheur que Jésus restât parmi nous. Sa seule présence est déjà un tel honneur et un tel bonheur ! Quand il était sur la terre, il ne fallait pour être guéri que toucher le bout de ses vêtements, comme fit cette femme qui par humilité ne crut pas devoir attirer son attention pour demander sa guérison. Une puissance émanait de lui qui guérissait et purifiait. Elle sort aussi du Tabernacle.

Mais quand on aime, on ne veut pas seulement la présence, on veut plus que cela : on rêve de se donner l'un à l'autre, on voudrait ne faire plus qu'un avec l'autre et, s'il était possible, s'unir à celui qu'on aime comme l'homme s'unit aux aliments dont il se nourrit. Ne dit-on pas que nos mamans nous mangent de caresses ?

Les hommes qui sentent cela ont toujours voulu s'unir ainsi à leur divinité et pour ainsi dire manger les dieux qu'ils adoraient. L'histoire nous apprend que partout où les hommes ont fait ou font des sacrifices à leur Dieu, ils mangent les victimes après les avoir consacrées aux idoles, comme pour mettre en eux un peu de divinité.

Jésus, lui, a fait mieux. Partout où il y a un tabernacle, la tente de Dieu parmi les hommes voyageurs, il y a aussi une table de banquet. Manger à la même table, c'est le signe de la parenté ou de l'amitié. On n'invite à sa table que ceux qu'on aime et qu'on veut honorer : c'est là qu'on se connaît dans la cordialité des conversations, là qu'on se réconcilie s'il en est besoin, là qu'on jouit des joies humaines en les partageant. Il n'y a pas de fête qui ne soit embellie par un banquet. Jésus n'a pas voulu sortir de ces coutumes humaines, il s'est fait notre nourriture : « Prenez et mangez, ma chair est vraiment une nourriture. » Et avec sa chair c'est tout lui-même, c'est sa divinité et son ciel qui descendent en vous, c'est son humanité avec les charmes et la grâce de